

# LE PETIT RACINE

JEAN RACINE, "le petit Racine," comme l'appelait M. Antoine Lemaître, avant quinze ans quand il sortit du collège de Beauvais pour entrer à Rort-Royal, dans la maison des Granges. Il y poursuivit ses études, avec huit ou dix autres enfants, sous la direction de M. Lancelot et de M. Nicole.

Ces messieurs l'entourèrent de soins tout particuliers, en souvenir du refuge que les solitaires persécutés avaient trouvé, seize ans auparavant, chez sa grand'tante Vitard, à la Ferté-Milon. Au reste, sa tante Agnès était celle-ci au monastère des Champs, et sa grand'mère, Marie des Moulins, s'y était retirée après son veuvage. Le petit Racine était donc, à beaucoup de titres, un enfant de la maison.

Il était doux, impressionnable à l'excès, et plus rêveur qu'il ne parut depuis. Il aimait la solitude, et son grand plaisir était de se promener, un livre à la main, dans les bois de Port-Royal et le long de l'étang. Il était tout sentiment. On ne sait si ses maîtres surent deviner l'inconnu qu'il portait en lui; mais ils étaient, eux aussi, sous la sévérité de leurs dehors, des hommes de tendresse. Il est remarquable que le peintre le plus profond de l'amour humain ait été élevé par les hommes qui ont le plus aimé Dieu et avec le plus grand désintéressement, car ils craignaient toujours que Dieu ne le leur rendît pas, et ils vivaient dans le tremblement de n'avoir pas la grâce.

\*\*\*

M. Lancelot perfectionna son élève dans l'étude du grec. Le résultat, ce fut que le petit Racine, tout plein d'Euripide et de Sophocle, alla déclamant sous les arbres (en grec): "Amour, tyran des hommes et des dieux!" et qu'il prit l'habitude, dans ses prières, d'ajouter à la *Salutation angélique* l'hymne d'Hippolyte à Artémis: "Je vous offre, ô ma divine maîtresse, ces fleurs cueillies pour vous dans la prairie mystique..."

Il fit pis encore. Son cousin Antoine Vitard, qui étudiait au collège d'Harcourt, lui procura le roman grec de *Théagène et Chariclée*. Le livre lui parut délicieux, car il n'y était parlé que d'amour.

Un jour, M. Lancelot surprit aux mains de son élève le volume criminel. Il le jeta au feu, "car de telles lectures ne pouvaient, dit-il, que troubler et corrompre un jeune cœur."

Quinze jours après, le petit Racine remit à son maître un second exemplaire de *Théagène*:

—Monsieur, vous pouvez brûler celui-ci, car je le sais par cœur.

—Mon enfant, répondit M. Lancelot, vous me faites beaucoup de peine.

Et ces messieurs conçurent de vives inquiétudes sur les dispositions secrètes de cet écolier trop fort en grec.

\*\*\*

Une chose, heureusement, les rassura.

La grand'mère et la tante de Jean Racine habitaient, comme j'ai dit, le couvent Port-Royal-des Champs, qui était tout proche de la maison des Granges. Une fois par mois, sous la conduite du jardinier, Jean allait visiter ses saintes parentes; mais il était évident qu'il n'apportait aucun zèle à ces pieuses entrevues.

Or, peu après l'incident qui avait tant affligé M. Lancelot, Racine demanda la permission d'aller voir toutes les semaines, entre les offices du dimanche, ces vénérables personnes. En même temps, il fit paraître plus de soumission, plus d'exactitude à remplir ses devoirs, une piété plus vive et plus soutenue: ce que ces messieurs attribuèrent sans hésitation à la salutaire influence de la tante et de l'aïeule.

J'aime mieux vous dire tout de suite que le mérite en revenait principalement à la Mère Agathe de Sanceaux, une des plus jeunes compagnes de la Mère Agnès de Sainte Thècle et de la Mère Marie des Moulins.

\*\*\*

Souvent, en effet, lorsque Jean Ra-

cine venait à la maison des religieuses, la Mère Agnès, retenue par ses occupations, se faisait excuser auprès de son neveu, et alors la Mère Marie, impotente et qui marchait avec peine, descendait au parloir accompagnée de la Mère Agathe.

Et c'est pour cela que Jean s'était repris d'une si louable affection pour sa grand'mère.

Presque chaque fois, après avoir demandé des nouvelles de ces messieurs et exhorté son petit-fils à l'amour de Dieu, la vieille religieuse s'endormait dans son fauteuil de paille; et par respect pour son sommeil, Jean Racine et la Mère Agathe continuaient à voix basse l'entretien.

\*\*\*

La mère Agathe avait vingt-cinq ans. Elle était pâle et jolie. Racine savait, par sa grand'mère, que la jeune religieuse était d'une famille fort noble, mais de médiocre fortune: qu'elle avait renoncé à tout projet d'établissement pour permettre à son frère de soutenir l'honneur du nom; enfin, qu'elle faisait l'édification de tout le couvent, Dieu l'ayant récompensée de son sacrifice par une extraordinaire abondance de grâces.

En dépit de cette abondance, la mère Agathe était quelque peu mélancolique. A voir la tristesse de ses yeux et de son sourire, l'écolier songea qu'il devait y avoir, dans le passé de cette courageuse fille, quelque grande douleur d'amour, pareille à celles dont il avait lu le récit dans *Théagène et Chariclée*. A force de se le figurer, il y crut bientôt fermement; et il aima en elle les rêves tristes et charmants qu'elle lui faisait faire.

Elle avait une voix lente, un peu brisée, un peu monotone, dont elle semblait contenir, par modestie chrétienne, l'harmonie trop pénétrante. Et, de même, on eût dit qu'il y avait au fond de ses yeux des flammes lointaines qu'elle éteignait à mesure. Et Jean ne se lassait pas de voir ses yeux et d'entendre cette voix.